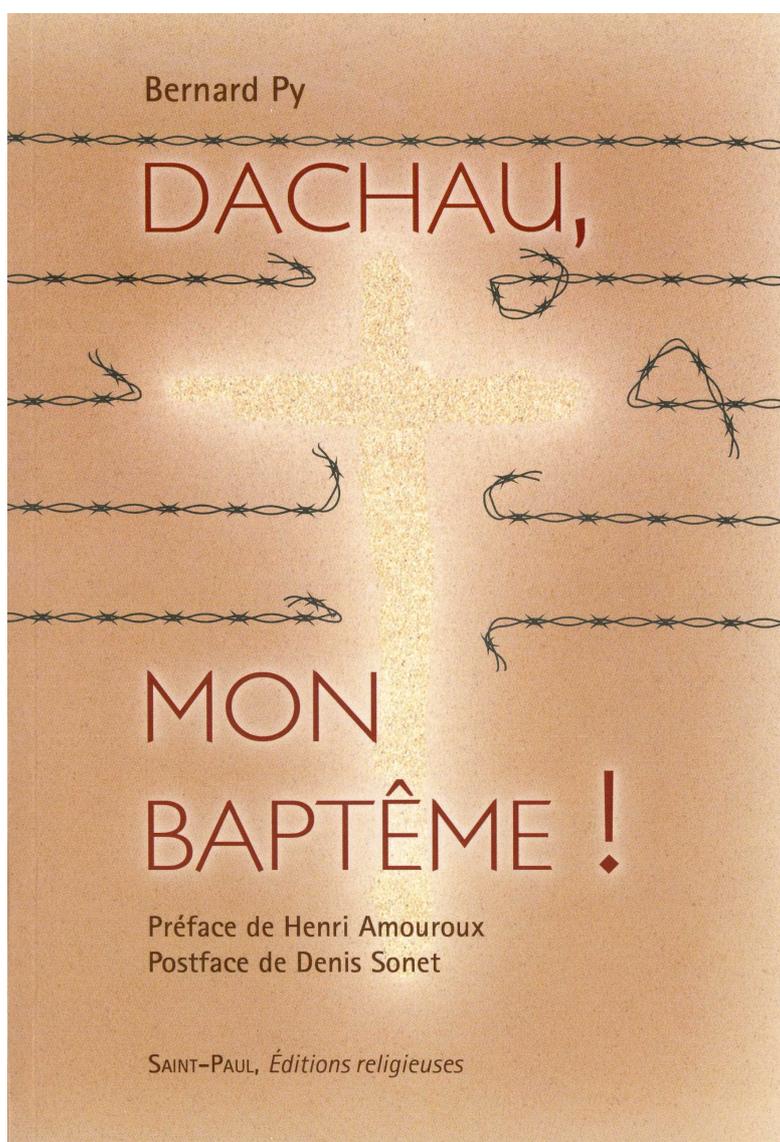


Le livre de Bernard Py « *Dans le malheur de Dachau, j'ai trouvé un bonheur* »

A noter : L'édition originale étant totalement épuisée, Bernard Py vient de rééditer son livre. Avec une nouvelle « maquette », et un nouveau titre : « *Dachau, mon baptême* » (détails dans présentation)



Bernard Py, 4ème d'une famille de 6 enfants, 19 ans, étudiant en médecine à Paris, est en vacances dans sa famille à Moussey en été 1944, comme son frère Claude, 21 ans, étudiant en agronomie

Son récit débute en septembre 1944

Alors que Paris est libéré ainsi que la plus grosse part de la France, les Vosges sont encore occupées par l'armée allemande (et le seront, ici, jusqu'au 22 novembre)

Résistance

Il y a ici un maquis d'hommes cachés dans les forêts ou continuant d'habiter chez eux (le 1^o Régiment de Chasseurs Vosgiens). Son frère et lui participent à la réception de containers, de jeeps et de combattants du « Spécial Air Service » britannique, parachutés de nuit dans les clairières dominant le village. Les Anglais viennent préparer l'avancée imminente des armées alliées, notamment libérer les cols du Hantz et du Donon (mi septembre les troupes alliés sont à quelques dizaines de kilomètres)

Répression

Les services de Police et de sécurité Allemands (qu'on appelait communément Gestapo) redoublent d'activité pour traquer ces « terroristes ». Depuis août ils ont mis en place une organisation de grande ampleur qui a déjà à son actif nombre d'arrestations et la déportation du 18 août : c'est l'opération « *Waldfest* »

Le chemin vers Dachau

Rafle à Moussey

Le dimanche 24 Septembre le village est cerné tôt le matin par des troupes allemandes. Les habitants sont forcés à quitter leur maison et sont rassemblés dans la cour de « la Crèche » où les rejoignent les habitants du Harcholet. Un chef de la Gestapo parlant français avec un fort accent indique : « 40 % de la population a participé aux parachutages. Que les coupables, dont nous avons la liste, sortent des rangs, faute de quoi le village sera entièrement brûlé et les hommes déportés ». La population refuse solidairement

Malgré la mise au point du maire Jules Py les hommes de 16 à 60 ans sont priés de sortir des rangs (environ 200). Un peu plus tard, vers 15 heures, ils sont emmenés à pied, maire en tête, vers le château de Belval, tandis que les autres et les femmes sont renvoyés chez eux et priés d'y rester enfermés

Château de Belval

Ces hommes sont parqués dans les annexes du château et retrouveront ceux des 5 autres villages du haut de la vallée du Rabodeau (*le château de Belval est alors un siège local du Sipo/SD, et a déjà servi à mener à bien la rafle et déportation du 18 août*)

Comme nombre d'autres Bernard subit des interrogatoires : 2 séances dont une avec torture, la « baignoire ». Il ne dénonce pas, en ressort blessé avec un tympan éclaté

Le lendemain, les moins de 18 ans (dont son frère Michel) et les plus de 50 ans sont relâchés, sauf Jules Py (il a pourtant 61 ans : voir note ci jointe)

Camp de Schirmeck

Tous les autres sont emmenés à pied vers le camp de Schirmeck où ils y arrivent le 26 après une nuit passée à l'usine de Poutay

Après 24 heures de cellule Bernard et son frère Claude subissent un nouvel interrogatoire, avec le « nerf de bœuf ». Ils ne dénoncent pas

Rastatt Niederbühl

Quelque temps après tous ces hommes seront emmenés vers l'Allemagne. Les uns le 29 septembre vers la forteresse de Rastatt ou le camp de Gaggenau, les autres le 3 octobre vers le camp voisin de Niederbühl. On les rassemble le 6 en gare de Rastatt et le commandant allemand leur annonce qu'on va les libérer contre l'échange de prisonniers allemands. Avec doute, avec espoir cependant, ils montent dans le train de voyageurs indiqué... Ce train sera un train direct pour Dachau ! où ils arrivent le 9 octobre au matin

Dachau

Arrivés ensemble dans le camp, les 4 hommes de la famille Py (le père, les 2 frères et le parrain de Bernard) sont ensuite séparés. Bernard et Claude sont d'abord incorporés dans le *kommando* « *München* » (réparation des voies ferrées quotidiennement bombardées), puis les 2 frères finissent par se rejoindre dans le *kommando* « *Gartner Aussen* » (entretien des potagers du camp)

Les 2 principales conditions de survie sont de résister à la dénutrition et au froid :

La dénutrition, d'autant plus dangereuse qu'elle est sournoise, est essentiellement causée ici par l'insuffisance de la ration calorique (environ 700 calories par jour). Son action est permanente, progressive et inéluctablement meurtrière : une fatigue permanente graduellement plus intense, un amaigrissement croissant avec fonte musculaire, le gel des activités cérébrales (pensée, mémoire), elle laisse un temps de survie moyen de 6 mois

S'ajoutent les effets du froid de l'hiver continental (la pluie, le vent, la neige de l'hiver 44), pour des hommes debout dehors de 5 h à 20 h, vêtus légèrement : une chemise, un pantalon, une veste, un caleçon, un calot (habits rayés à la façon bagnard), des chiffons pour chaussettes, des socques à semelle de bois, et un manteau civil sorti de fripes

Bernard s'enfonce alors graduellement dans une grande précarité : il ne marche plus que lentement, ne se lave plus, devient incapable de faire autrement que faire semblant, et se voit plongé dans le mépris :

Le mépris venu des autres : les Russes et d'autres Français se maintiennent mieux

Son propre mépris de soi, psychologique et spirituel : il ne peut plus penser ni prier, mais sa sensibilité restant intacte il s'estime véritablement « *l'inférieur* »

Alors il a honte de lui même : « *Dieu me méprise car je ne correspond plus aux normes d'efforts et de tenue qu'on m'a apprises* ». Il n'a pas essentiellement peur de la mort, quotidiennement devenue banale (déjà la moitié des Français sont morts dans les 4 premiers mois dont son père et son parrain), mais il ne supporte pas la honte, le mépris, les moqueries, ni l'expulsion par le chef de chambre pour saleté, qu'un ecclésiastique français de haut rang lui reproche aussi

Notons que Bernard a reçu une éducation religieuse catholique stricte. Il précise : « *avec obligation de mobiliser toutes ses énergies, notamment la volonté (une priorité pour les éducateurs du moment), avec une certaine ascèse, la crainte de Dieu, serein, tout puissant et exigeant, qui aime et récompense les vertueux, avec la nécessité de « faire son salut » en ne faisant pas de « péchés »... et la crainte de l'enfer* »

Un prêtre dominicain, jeune, l'aborde alors à l'occasion d'incursions apostoliques qu'il réussit à faire à ses risques dans les blocs interdits

Ce prêtre est un volontaire qui a répondu à l'appel de l'archevêque de Paris (le cardinal Suhard) pour être aumônier clandestin des Français travaillant au « STO » en Allemagne. Il a mené un apostolat dangereux à Düsseldorf (incursions dans les usines, dans des baraques de logement d'ouvriers...), ce qui lui a valu une incarcération de 7 mois et de longs interrogatoires, et d'aboutir à Dachau

Lors de successives rencontres, fortuites et brèves, ce prêtre lui parle de Dieu. Bernard explique :

« *Il me fait comprendre que Dieu est amour « maternel », nullement le « Dieu de l'imaginaire commun qui ne peut s'occuper des détails de chacun », au contraire : Il souffre de ce je souffre, se préoccupe de mon état, et Il a voulu cette rencontre*

C'est ainsi que ce Dominicain m'enseigne que je dispose de deux aides essentielles, à condition de les demander :

La Providence, qui mystérieusement et discrètement pourvoira à tel besoin essentiel (pour le moment, trouver par terre une ficelle comme ceinture de pantalon)

La Grâce, c'est à dire la dignité de « fils de Dieu »

Il me dit que je dois « cesser toute crispation de volonté... lâcher cette prise qui n'est pas de circonstance, même si elle est bonne pour ceux qui se portent bien », et « m'abandonner »... remplacer la volonté par la « bonne volonté » et « faire confiance »... « sourire au moment présent ! », qui est une éternité (il me l'explique)

Il me dit que dans chaque situation pénible je serai « accompagné », m'affirme, avec aplomb, que même si je dois mourir j'aurai « la grâce de bien mourir »

Il m'a fallu beaucoup d'heures, de jours, pour que mon âme, desséchée et assoiffée, absorbe cet enseignement ciselé au long de ces furtives rencontres »

Dans les mêmes moments, les conditions de survie au camp s'aggravent : son frère puis lui-même contractent le typhus, les morts se multiplient, des trains arrivent chargés d'agonisants entassés sur des wagons découverts, faisant monter la population du camp à environ 30 000, les fours crématoires ne peuvent plus absorber les cadavres squelettiques, maintenant alignés comme des stères de bois. Le camp devient un « Radeau de la Méduse »

Pourtant, le vécu de Bernard va se transformer radicalement. Il explique : « *Incidemment, par une après midi glaciale, je reçois, personnellement, un signe eucharistique profond, majeur, cohérent avec l'enseignement du Prêtre (signe, qui par une toute autre voie imprévisible (...) authentifie l'enseignement du Père Morelli). Je me sais, me sens, « accompagné » dans le détail de chaque instant. Devenu serein, je souris à chaque jour, je n'ai plus peur de rien... je deviens heureux Je précise que rien n'est venu de moi-même : je n'ai aucun mérite, je n'ai pas à me vanter, j'ai reçu tout... Ainsi je suis « né » à Dachau, il me reste de louer Dieu d'avoir bénéficié d'une telle grâce »*

Attitude qui interroge, lire le livre pour comprendre

Écrit après 45 années de silence, celui ci aide aussi à comprendre certaines raisons du « *silence des déportés* » après le retour : la réticence « d'y revenir », la difficulté de trouver des mots vrais pour le dire... le doute d'être compris par ceux qui « ne l'ont pas vécu »

Ne pas se méprendre sur le sens du titre. Ce récit est une *Histoire d'Hommes*, celle de l'expérience d'un homme jeune, 19 ans, convaincu des valeurs qu'on lui a apprises et brusquement obligé de vivre dans un quotidien inconcevable jusque là : fabriqué pour des sous hommes soumis au travail forcé, sous alimentés, subissant l'humiliation et les coups... programmés pour ne durer que quelques mois

Bernard Py décrit sans fausse barbe sa misère et ses étincelles de bonheur, celles des autres, la grandeur de quelques uns, et dresse quelques tableaux saisissants. Il montre comment on descend vite dans la désespérance et devient aussi vite une ombre d'homme

Pour s'en sortir tous ont misé sur le « *système D* » (l'« *organisir* » du langage du camp) et misé sur le « *travailler avec les yeux* » (tout le temps à guetter) : pour trouver à ramasser, éviter un mauvais coup, s'économiser en « stoppant tout » aussitôt que le Kapo tourne la tête... Certains sont allés plus bas

Il y a eu ceux qui ont cru au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas. Il y a Bernard Py : « *il m'a été « donné » d'accéder à la sérénité grâce à la foi chrétienne, dont j'ai accueilli la puissance et la radicalité »*

Le récit est servi par une écriture précise et soignée, et une architecture qui sort de l'habitude : pas de chronologie mais une succession de tableaux en « flash back ». Un livre marquant, à comparer pour faire court à « *Si, c'est un homme* »

Voici ce qu'en dit dans un extrait de sa préface l'historien Henri Amouroux :

« ... Écrit avec un grand talent d'écriture... le Dachau de Bernard Py ne ressemble à aucun autre puisque l'auteur y proclame y avoir été heureux avec force, avec calme, d'un bonheur qui n'a rien à voir avec les bonheurs terrestres... Ce livre est une ascension... c'est près des oeuvres d'Antelme, de Primo Levi, d'Edmond Michelet, par l'écriture, le regard porté sur l'espèce humaine, par la spiritualité qui en émane, c'est près de ces oeuvres fortes - je n'écris pas chef d'oeuvres, mot qui évoque un travail de professionnel - qu'il faudra, désormais, classer le livre du Docteur Py... »



Bernard Py et sa soeur Geneviève en 1945

On remarque la bouffissure du visage de déporté quelques semaines après son retour, ainsi que la repousse anarchique des cheveux après la « tonsure »

Précisions à propos de Jules Py

Au moment de la déportation du 24 septembre 44, Jules Py, 61 ans, est Maire de Moussey depuis 25 ans

Il est une personnalité prestigieuse : directeur général des Etablissements Laederich, Lt. colonel de réserve, distingué « l'As Français du Génie » de la Guerre de 14-18, Commandeur de la Légion d'honneur...

Mobilisé en 39-40 comme chef d'état major du Génie à Belfort. Prisonnier de guerre en Allemagne, il est libéré comme père de famille nombreuse au printemps 41

Aux premières loges face aux Allemands en tant que Maire et Directeur général des usines durant l'Occupation, il a couvert tous les actes de Résistance et mis à disposition les moyens des usines

*Emmené le 24 septembre avec les hommes du village à Belval puis Schirmeck. Ramené à Moussey pour perquisitions à l'usine et à son domicile (les Allemands ne trouveront rien) puis réincarcéré à Schirmeck. Il refusa sa libération proposée quelque temps après par les Allemands, « **pour ne pas abandonner mes hommes et mes enfants** », signant ainsi sa condamnation à mort (Dachau 25 janvier 45)*

Les habitants de Moussey ont donné son nom à une rue du village

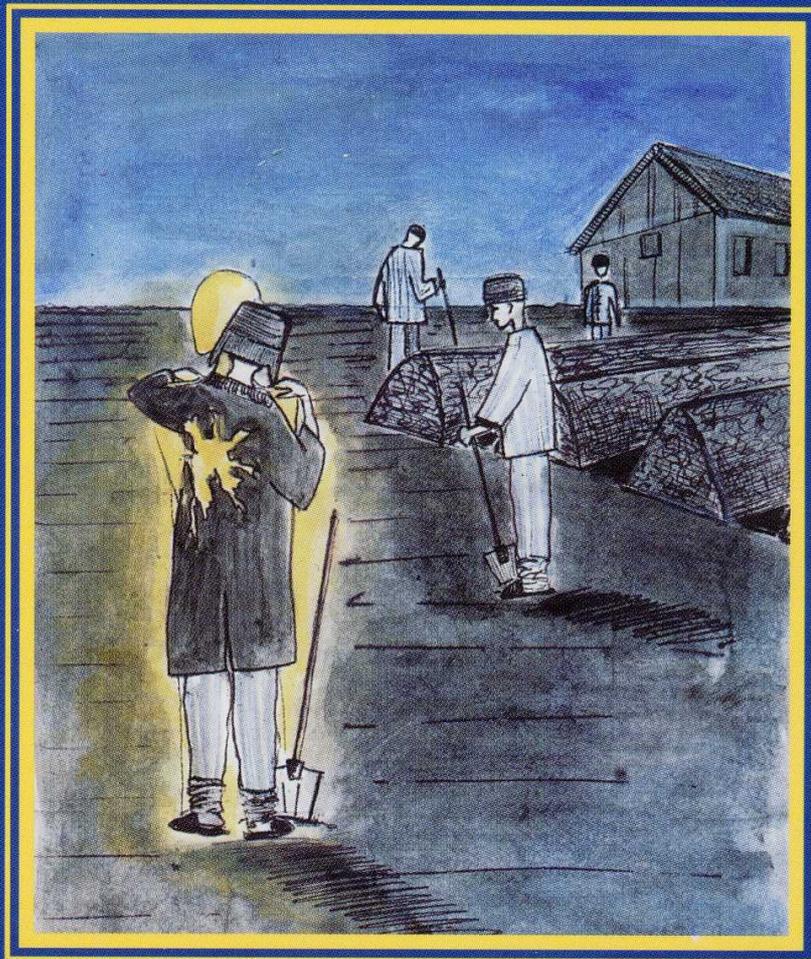


Jules Py

(voir sa biographie dans rubrique Histoire d'ici / 1941-1943 : document PDF en bas de page)

BERNARD PY

*Dans le malheur de Dachau,
J'ai trouvé un bonheur
1944 - 1945*



Préface de HENRI AMOUROUX

Postface de DENIS SONET

SAINT-PAUL

*Dans le malheur de Dachau,
J'ai trouvé un bonheur
1944 - 1945*

BERNARD PY, étudiant en médecine, est déporté à 19 ans. Il présente son itinéraire à travers l'immense détresse de 15 000 déportés à Dachau, dans un monde de défiance et de dépression morale sans pareil. "Nous sommes en enfer" dit-il, évoquant son extrême fragilité morale et physique dans ce lieu d'anéantissement de toute dignité humaine. Il rapporte aussi quelques dialogues savoureux avec de grandes personnalités telles le Père Riquet, le Général Delestraint, etc.

"La question du Dr Py "peut-on être heureux à Dachau ? paraîtra incompréhensible à beaucoup, scandaleux, voire impudique à certains. Tenterait-il une subtile réhabilitation des camps, de leur principe ? Rien de tout cela. Il faut lire Bernard Py avec de bonnes lunettes..."

Le bonheur à Dachau, c'est Dieu qui le lui apportera pas l'intermédiaire d'un prêtre étonnant, le Père Morelli. Oui, mais un bonheur qui n'a rien à voir avec les bonheurs terrestres. Ce livre est une ascension.

J'ai lu beaucoup de livres de déportés. C'est près de ces œuvres fortes – je songe à ceux d'Antelme, Primo Levi, Edmond Michelet... – qu'il faudra désormais classer le livre du Dr Py.

HENRI AMOUROUX

"Bernard, tu donnes une expérience extraordinaire... qui ne manquera pas de surprendre... Personne ne peut rester indemne après la lecture de ton livre."

PÈRE DENIS SONET

Bernard PY est très engagé dans les associations nationales des Anciens Déportés de Dachau. Il est le fondateur de Grossesse Secours, mouvement qui lutte pour la défense de la vie.

ISBN 2 85049 624 3

Illustration de Carine Py



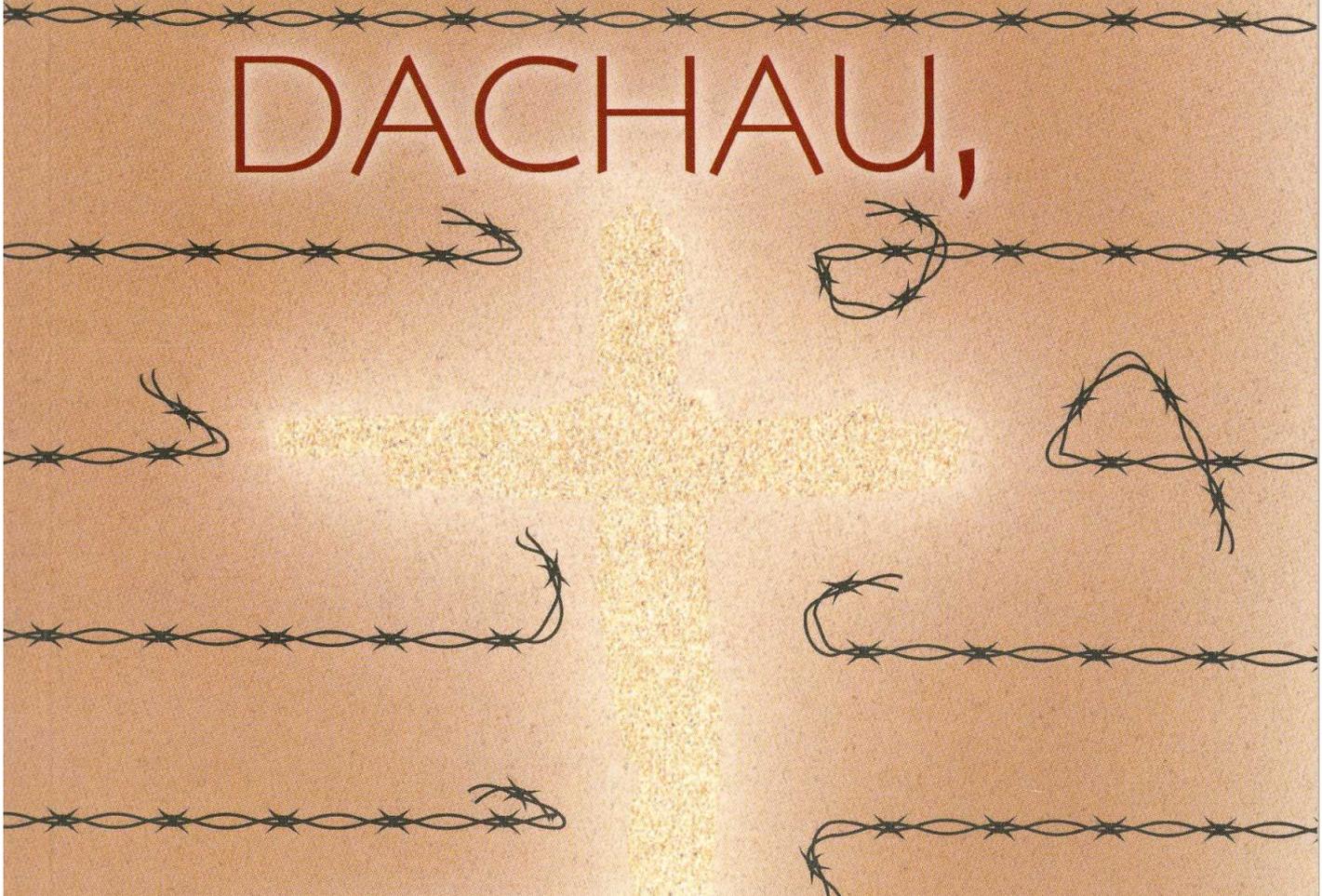
9

782850 496240

85 F

La nouvelle édition

Bernard Py



DACHAU,

MON
BAPTÊME !

Préface de Henri Amouroux
Postface de Denis Sonet

SAINT-PAUL, *Éditions religieuses*

Bernard Py, étudiant en médecine, est déporté à 19 ans. Il présente son itinéraire à travers l'immense détresse de 15 000 déportés à Dachau, dans un monde de défiance et de dépression morale sans pareil. « Nous sommes en enfer », dit-il, évoquant son extrême fragilité morale et physique dans ce lieu d'anéantissement de toute dignité humaine. Il rapporte aussi quelques dialogues savoureux avec de grandes personnalités telles le Père Riquet, le Général Delestraint, etc.

La question du Dr Py « peut-on être heureux à Dachau ? » paraîtra incompréhensible à beaucoup, scandaleuse, voire impudique à certains. Tenterait-il une subtile réhabilitation des camps, de leur principe ? Rien de tout cela. Il faut lire Bernard Py avec de bonnes lunettes...

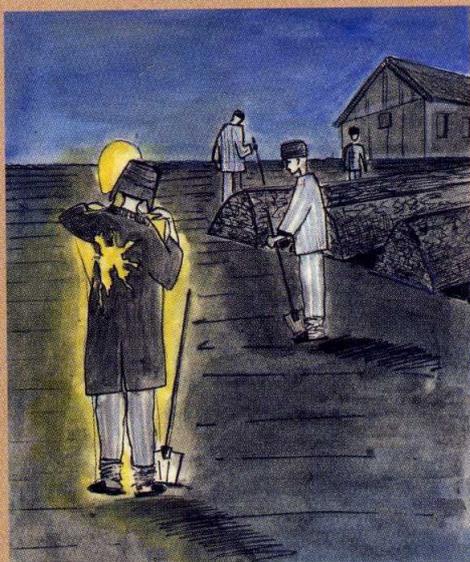
Le bonheur à Dachau, c'est Dieu qui le lui apportera par l'intermédiaire d'un prêtre étonnant, le Père Morelli. Oui, mais un bonheur qui n'a rien à voir avec les bonheurs terrestres. Ce livre est une ascension.

J'ai lu beaucoup de livres de déportés. C'est près de ces œuvres fortes – je songe à ceux d'Antelme, Primo Levi, Edmond Michelet... – qu'il faudra désormais classer le livre du Dr Py.

HENRI AMOUROUX

« Bernard, tu donnes une expérience extraordinaire... qui ne manquera pas de surprendre... Personne ne peut rester indemne après la lecture de ton livre. »

PÈRE DENIS SONET



Dessin : Carine Py

BERNARD PY est engagé dans les associations nationales des Anciens Déportés de Dachau. Il est le co-fondateur de Grossesse Secours, mouvement qui lutte pour la défense de la vie.

ISBN : 978-2-35117-062-5
CODE ARTICLE : 8422549



9 782351 170625

19,50 €

Bernard PY

DACHAU : MON BAPTÊME !

*

Préface

de Gérard Pierré s.j.

Postface

d'Henri Amouroux, *Membre de l'Institut*,
et du Père Denis Sonet

SAINT-PAUL *Éditions religieuses*

82 rue Bonaparte 75006 Paris

www.stpaul-editions.com

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	5
Chapitre I – LES HOMMES DÉRACINÉS.....	9
Chapitre II – LES PORTES DE L’ANGOISSE.....	53
Chapitre III – MORT, HONTE ET LUMIÈRE.....	77
Chapitre IV – JE N’AI PLUS PEUR DE RIEN.....	127
Chapitre V – LA DÉRIVE DE DACHAU.....	141
Chapitre VI – LA FIN DE LA GRANDE ÉPREUVE.....	159
Chapitre VII – DESTINS ET NOSTALGIE.....	171
ANNEXES.....	193
POSTFACES.....	201

Témoignage du docteur Rosencher

Ancien déporté à Dachau, matricule 103 636

(Livre de Bernard Py dans Annexes)

Il est bon que les déportés témoignent. Le témoignage de mon ami, le Docteur Bernard P., est remarquable, car s'il relate, lui aussi, les souffrances infligées par les hitlériens au camp de concentration de Dachau, il s'y ajoute une expérience mystique personnelle extraordinaire, qui ne peut se dérouler que dans un lieu de misères et de souffrances également extraordinaires.

Les nazis organisaient leurs camps de concentration comme des usines à broyer des hommes hostiles à leur idéologie, à les transformer en des objets numérotés, dont on utilise le maximum d'énergie avec le minimum de coût et qui doivent disparaître en fumée dans des fours crématoires en moins de six mois. La matière première était abondante car les hitlériens réalimentaient ces usines de mort par les arrestations massives de tous les opposants ou de tous les "sous-hommes", méprisables à leurs yeux, qu'étaient les non-aryens.

Le fait que Bernard ait été un Résistant est très important, car les Résistants ont mieux survécu que les autres, dans ces camps de mort.

Comme lui, j'ai été Résistant et déporté à Dachau. Comme lui, j'étais étudiant en médecine, cependant plus avancé que lui, ayant terminé ma quatrième année.

Mais je suis resté dans les blocs impairs, ceux de la "quarantaine", ceux des déportés qui ne travaillaient pas et dont les rations alimentaires étaient encore plus faibles que celles des déportés qui partaient en "kommandos". Je m'étais juré que ne je travaillerais pas pour les nazis.

D'origine juive et athée, je n'ai pas eu l'expérience mystique de mon ami Bernard. Mais je la comprends et je l'admire.

Je ne me souviens pas d'avoir connu Bernard à Dachau, ce qui n'est pas étonnant puisque nous étions dans des blocs différents. Mais des noms qu'il cite me rappellent des camarades ; Paul Haïssat, que j'ai soigné, chef de gare de Senones, petite ville dont les hommes rafflés

dans la rues sont morts en masse, de désespoir ; le jeune prêtre Jean Robert, qui était mon infirmier au block 23 ; tous les deux, nous avons soigné le parrain de Bernard, Jean Cart, puis je l'ai hospitalisé au Revier où il est mort.

La mort était notre compagne quotidienne.

Elle frappait indifféremment "ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas".

Le problème quotidien de la survie est si impératif qu'il devient obsessionnel et paralyse le cerveau et le cœur. Il faut une grande force morale pour garder dignité et chaleur humaine.

Bernard comprend rapidement que la faim et la fatigue du travail constituent un danger de mort. Cette crainte de mourir le rend imperméable aux souffrances d'autrui. Il se le reproche amèrement, en arrive à se mépriser, s'estimant au comble de la déchéance.

Il se dégrade, se laisse aller, ne se lave plus, devient indifférent à autrui, n'a plus aucune compassion.

Il y a tant de morts chaque jour que chaque mort anonyme laisse Bernard indifférent. Mais ce qui l'affole, c'est qu'il n'éprouve pas d'émotion lorsqu'il apprend la mort de son père, puis celle de son parrain...

Il pense avoir atteint le fond de sa déchéance.

C'est alors qu'un prêtre admirable de dévouement et d'altruisme, le père Morelli, le soutient moralement, lui réinsufflé de la dignité et lui rend la foi.

Bernard pense que puisque Dieu est tout-puissant et qu'il est, lui, si égoïste et méprisable, c'est que Dieu le méprise.

Le prêtre lui répond que si Dieu ne s'occupait plus de lui, il ne serait plus vivant. "Puisque tu es vivant, c'est que Dieu le veut et s'occupe de toi. Si tu ne le crois pas, c'est que tu n'aimes pas Dieu. La foi, c'est d'aimer Dieu."

Il lui rappelle que "Dieu n'a pas besoin de notre vertu pour nous aimer". Aux yeux du Christ nous sommes tous dignes d'intérêt, plus un homme est bas plus il a besoin de Lui.

C'est grâce à ce prêtre que, pour Bernard, les souffrances de la déportation ne lui sont plus parues être une injustice insupportable, mais une épreuve à accepter au jour le jour avec l'assistance de la grâce divine.

Et la mort? Le père Morelli devient sublime : "Dieu te donnera alors la grâce de bien mourir."

Les paroles du père Morelli le changent et le font revivre. Il apprend à ne plus pleurer sur le passé, ce qui démolit le moral et ne change rien au présent, à ne pas s'angoisser pour l'avenir, ce qui a le même effet nocif. Il faut goûter le moment présent, puisqu'on est encore en vie et accompagné.

Il faut garder en Dieu une foi aveugle.

Grâce à sa confiance en Dieu, Bernard retrouve la confiance en soi-même, il se sent investi par la grâce divine. Il devient inondé d'amour pour tous les hommes et rempli de pitié pour leurs souffrances. Il ne craint plus de mourir, il est protégé et aimé de Dieu.

A partir de ce moment extraordinaire, il va tout supporter sans appréhension, confiant en son avenir, quoi qu'il arrive, même s'il meurt.

L'expérience des camps de concentration est presque incommunicable. J'en ai tiré cependant des constats émouvants : on peut obtenir la victoire de l'esprit et de la liberté intérieure sur l'oppression, mais seulement jusqu'au seuil physiologique de la survie, seuil que ces deux qualités abaissent en prolongeant cette survie.

Après notre libération, les Américains ont hospitalisé 4 000 déportés de Dachau. Seulement 1 500 ont survécu malgré tous les soins. 2 500 avaient lutté contre la mort parce qu'ils voulaient vivre la libération, puis épuisés par cet effort, ils se sont laissés mourir.

A mon avis, ont survécu surtout les hommes ayant une foi : la foi religieuse, la foi communiste, la foi patriotique, la foi en la Résistance, la foi athée en l'homme.

Pour moi, c'est d'abord dans la foi en la victoire que j'ai trouvé la force de survivre. C'est aussi dans ma volonté de rester digne à mes yeux et de ne pas me laisser aller à la déchéance voulue et escomptée par les nazis, dans la solidarité et dans l'aide que j'ai apportée à mes camarades de déportation, que j'ai supporté les conditions mortelles du camp de déportation.

La morale athée dérive de la morale judéo-chrétienne.

Dans les deux cas, les motivations sont différentes, mais les actes sont identiques.

"Ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas" ont lutté, souffert et gagné ensemble.

L'étincelle initiale est de natures diverses, mais la lumière est la même.

C'est ce qui explique que je suis venu te retrouver, nous dévouant ensemble dans l'Association caritative que tu présides : "Grossesse-Secours".

Mon cher Bernard, les nazis voulaient notre mort, on les a eu !

PÉRIPLÉ DU DOCTEUR HENRI ROSENCHER

Étudiant en deuxième année de médecine, deux fois évadé en France, Henri Rosencher part clandestinement à Alger, fin 1940. Il y fait deux autres années de médecine, participe, le 8 novembre 1942 à la prise d'Alger par la Résistance. Ce qui permet aux Alliés d'y débarquer sans combat. Il part aussitôt se battre en Tunisie comme commando-parachutiste contre l'Afrika-Korp de Rommel. Il est très gravement blessé, fait prisonnier et transféré en Italie. Début septembre 1943 il s'évade une troisième fois, traverse à pied les Apennins et rejoint les Anglais qui le rapatrient à Alger. Il s'engage au B.C.R.A.* qui le fait débarquer à Saint-Tropez. Il se bat au maquis de Barcelonnette, puis au Vercors. Il est blessé, fait prisonnier. Après un passage à la Gestapo de Grenoble puis à la prison de Montluc de Lyon, il est déporté à Natweiler-Struthof puis à Dachau.

Le Docteur Rosencher est officier de la Légion d'Honneur, officier de la Résistance, Croix de Guerre, Military Cross, Médaille des Épidémies, Médaille d'Honneur du Service de Santé Militaire.

* B.C.R.A : Bureau Central de Renseignements et d'Action : organisme militaire de Londres et d'Alger au service de la Résistance métropolitaine.